

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 39

Artikel: Couche-tard et lève-tôt
Autor: Saint-Genest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

long défilé des désespérés de clinique, des abandonnés de facultés, figures hâves et contorsionnées, apparences hideuses ou frêles, sorte de revue en raccourci des misères humaines !

» Mais cette impression première disparaît vite, si l'on remarque l'espèce de joie extatique qui illumine les visages de ces moribonds, insensibilise leurs souffrances et semble leur faire oublier les fatigues subies ! C'est que les voilà où ils voulaient arriver, en cette ville qu'ils apercevaient à travers leurs rêves de fièvres ; ils sont à Lourdes et si la vierge veut, elle les va guérir.

» Au reste, en dehors de la question religieuse et surnaturelle dont je ne veux point m'occuper, cette joie, ce bonheur contrastant si étrangement avec les maladies cruellement existantes, se comprennent fort bien. Ces gens gravement atteints, pour la plupart pauvres, seront soignés ici comme jamais ailleurs.

» Durant leur séjour, ils auront à leur service une légion de brancardiers et d'infirmières venus de tous les points de France, pour les soulager, les secourir jusqu'en leurs plus intimes et plus pénibles besoins !

» C'est justement ce dévouement du valide au mal portant, cette abnégation constante pour celui qui passe, que l'on ne connaît point, que l'on ne reverra peut-être jamais, qui fait le grand charme de Lourdes et en constitue le côté éminemment poétique ! »

Couche-tard et lève-tôt.

En ce temps de villégiature, M. Saint-Genest, du *Figaro*, s'amuse, dans un article, à classer les hôtes des hôtels et pensions en « couche-tard » et en « lève-tôt. » Il décrit d'abord les tribulations des « lève-tôt, » qui sont naturellement aussi des « couche-tôt, » et dont le sommeil est longtemps troublé par les soupers en chambre, des conversations, des « couche-tard, » rentrant du bal ou du jeu.

Tel est, dit-il, le supplice auquel sont exposés les braves gens qui se couchent au couvre-feu, n'est-ce pas ? Mais le matin sonne pour eux l'heure de la vengeance. C'est à leur tour de martyriser leurs bourreaux. Au moment où les couche-tard se reposent des fatigues de la veille, voilà tous les lève-tôt qui commencent leur sabbat.

Et quel sabbat, miséricorde ! Ils bondissent de leurs lits comme des grenouilles, ils ouvrent les fenêtres, ils tapent les portes, ils jouent du plancher comme les Chinois jouent du gong. Et ce sont des coups de sonnette, des appels, des cris, des rires, des exclamations...

C'est qu'il n'a pas besoin de champagne pour faire du tapage, le bon lève-tôt. Il n'a pas besoin qu'on soit à l'époque du

carnaval ou des courses, le tapage lui est naturel, c'est son tempérament.

Et avec lui aucune observation possible, il est dans son droit, il est dans la nature. Les autres n'ont qu'à se coucher comme lui de bonne heure, ils n'auront pas sommeil le matin.

Une fois qu'il est debout, il ne faut plus que personne ne dorme ; une fois le soleil levé, aucun de nous n'a plus le droit de rester dans son lit. Tant pis pour les gens qui sont rentrés du bal à une heure du matin. Tant pis pour les pauvres malades qui viennent chercher sur ces rives le repos et la santé, cela ne le regarde point.

Ce n'est pas par méchanceté, non, ce sont les premiers feux de l'aurore qui lui portent à la tête ! L'aurore c'est son champagne à lui, l'aurore l'étourdit, le grise, l'affole...

Et le plus terrible, c'est qu'au lieu de le calmer, le mariage le rend pis encore. Quand un lève-tôt a épousé une lève-tôt, et qu'ils ont mis deux ou trois petits lève-tôt au monde, rien ne peut donner idée de ce que ça produit. C'est une catastrophe pour les hôtels.

Ah ! les enragés ! Ah ! les brigands ! Je ne suis certes pas méchant, je crois même avoir traversé les luttes politiques sans conserver de rancune contre personne. Eh bien, parfois je l'avoue, je me suis surpris des sentiments de haine féroce contre ces braves gens. Et je tremble en songeant à ce qui se serait passé, si j'avais pu instantanément les déporter tous dans une enceinte fortifiée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un beau jour, environné de lève-tôt qui avaient organisé le sabbat à ma droite, à ma gauche, sur ma tête et sous mes pieds, je me suis levé éperdu, je me suis enfui de l'hôtel en robe de chambre et pantoufles et apercevant de braves filles qui devisaient à la porte d'une petite maison en face, je leur ai dit : « Mesdemoiselles, ne me prenez pas pour un vagabond, je suis un pauvre homme condamné au supplice de l'insomnie ; vous n'auriez pas un endroit quelconque, une grange, un hangar où je pourrais fermer les yeux ? »

Après un instant d'hésitation, la mère de famille ayant pitié de mon infortune, m'a installé dans une bonne petite chambre, qui n'avait pour pendule qu'une couronne en fleurs d'oranger, mais où je suis resté trois semaines, dormant comme un bienheureux. Que Dieu la récompense, je lui envoie d'ici toutes mes bénédictions.

Eh bien donc, lecteurs, comme je crois que beaucoup d'entre vous ont souffert comme moi de cet épouvantable supplice et qu'il serait puéril de récriminer les uns contre les autres, voici l'idée qui m'est enfin venue.

Si chaque aubergiste nous plaçait par

catégories : par exemple, les couche-tard à droite et les lève-tôt à gauche, est-ce que vous croyez que ce ne serait pas une affaire ?

Mais comment les distinguer ? me direz-vous. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Quand dans la matinée on voit arriver des gens pâles, blafards, aux yeux battus, à l'air fatigué, parlant peu et parlant bas, ce sont des couche-tard.

Quand, au contraire, on voit débarquer des gens au teint rose, le sang à fleur de peau, l'air réjoui, le verbe haut, parlant beaucoup et parlant fort, ce sont des lève-tôt.

D'ailleurs, s'il y avait l'ombre d'hésitation, on les mettrait au centre en attendant que les caractères se dessinent. Et puis eux-mêmes auraient tout intérêt à se rendre de suite dans le pavillon qui leur est réservé pour y vivre au milieu de leurs confrères.

Je livre mon idée au public, tout prêt à accepter les objections. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quelque chose à faire.

On s'évertue maintenant à nous donner tout le luxe et le confortable possibles, au fond des montagnes comme au bord de la mer, on peint les murailles à fresque, on dore les lambris, on met des petits tigres galonnés sur le pas des portes.. Ah ! comme nous donnerions tout ça, n'est-ce pas, pour avoir quelques heures de bon sommeil.

SAINT-GENEST.

Course de taureau en chambre.

Parfaitement, en chambre ! avec picadores à cheval. Nous n'oserions affirmer que les chevaux n'étaient pas en carton et entourés d'une housse destinée à dissimuler leur absence de jambes et à cacher celle des cavaliers passés au travers du corps de ces coursiers dociles ; mais quant au héros de la fête, on peut garantir qu'il avait été acheté non *Aux enfants sages*, mais au marché aux bestiaux, avant le lever de l'aurore, qui précède celui des concierges, afin de pouvoir l'introduire au domicile de son acquéreur sans attirer l'attention de la loge.

Il y avait longtemps que Champiolle avait eu l'idée d'offrir ce spectacle espagnol à une société choisie. D'accord avec quelques amis, il commanda des costumes de picadores, banderilles, sauteurs, etc. En attendant la date fixée, on répéta plusieurs heures par jour les exercices de grâce et d'agilité consistant, pour les uns, à sauter par dessus un fauteuil simulant le taureau ; pour d'autres, à planter des banderilles dans son dossier, etc., et tous s'étudièrent à prendre des poses andalouses dans une cambrure de reins faisant ressortir leurs avantages.

Le matin du jour fixé pour la fête, nos toréadors étaient, ainsi qu'il a été dit, au marché aux bestiaux, et y faisaient l'acquisition d'un taureau, d'un taureau n'exposant, bien entendu, ni les spectateurs, ni les acteurs, aux redoutables conséquences de sa fureur et de son affolement. Ils le choisirent donc à